

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

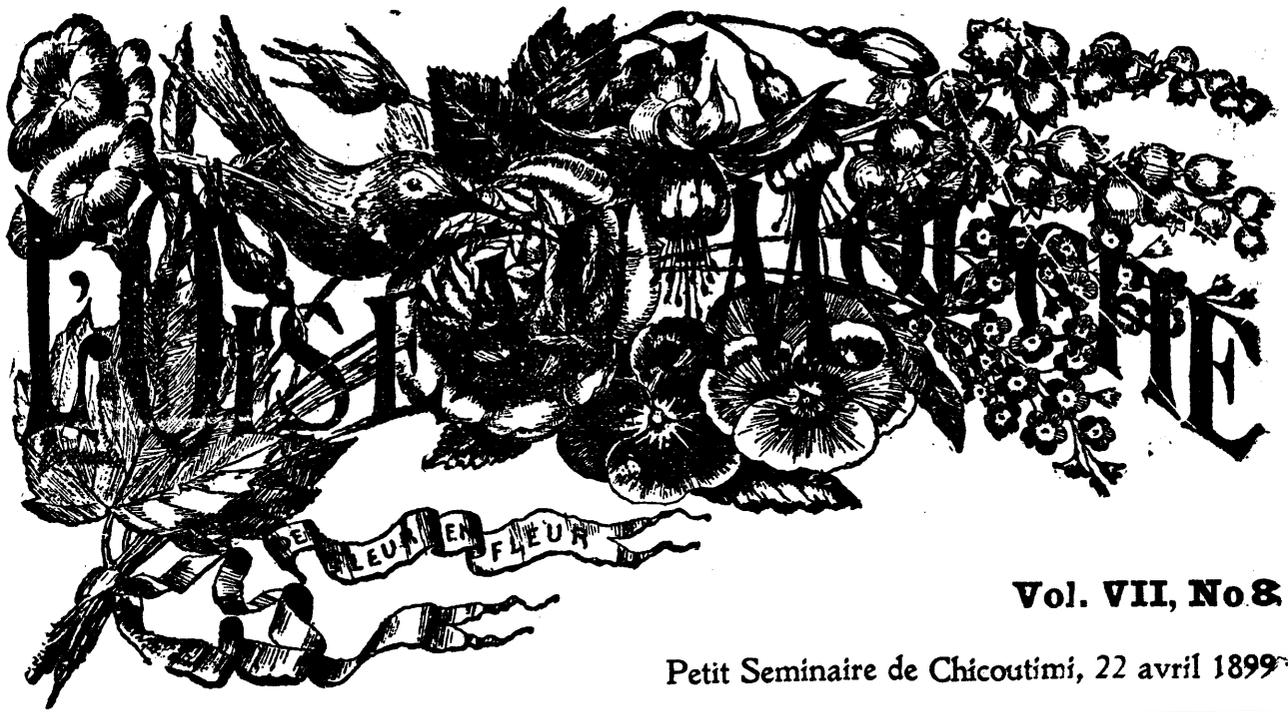
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



Vol. VII, No 8

Petit Seminaire de Chicoutimi, 22 avril 1899

Histoire de Chicoutimi

CHAPITRE IV

LES POSTES

(Suite)

Vraisemblablement ce chemin gravissait les Laurentides par la vallée de la Métabetchouane, et descendait le versant méridional en côtoyant la rivière Montmorency—le tracé, du moins dans sa première moitié, suivi par le chemin dit de colonisation, ouvert en 1877 entre Québec et le lac St-Jean.

La chapelle, élevée à Chicoutimi, en 1728, par le P. Laure, occupait le site de la chapelle bâtie en 1676, sur le même Coteau du Portage, par le P. de Crépieul, et incendiée accidentellement en 1682. C'est le P. Dalmas qui était alors à Chicoutimi, et il dut, dit M. J. E. Roy, se réfugier à la ferme du Lac, c'est-à-dire à la résidence de Métabetchouane. De 1682 à 1726—36 ans—il ne paraît pas y avoir eu de chapelle à Chicoutimi. Nous savons que des érudits ont émis l'opinion que la chapelle, partiellement effondrée, puis démolie en 1856, était la troisième chapelle bâtie par les Jésuites à Chicoutimi. Nous ne voyons pas le bien fondé de cette assertion ; car nulle part nous n'en avons trouvé le plus léger indice. Il faut donc admettre, croyons-nous, qu'il n'y a eu que deux chapelles des Jésuites à Chicoutimi.

La seconde est restée célèbre. On en regrette encore la destruc-

tion ; jusqu'à l'époque où Chicoutimi commença d'être un village, elle était restée debout comme un monument des jours déjà loin où le Saguenay était réputé terre inhabitable pour les blancs. Personne ne passait à Chicoutimi sans aller voir cette relique. Il est en effet regrettable qu'on ne l'ait pas entretenue, réparée et conservée. Elle aurait aujourd'hui un grand intérêt historique ; surtout on aimerait à aller y évoquer l'ombre des anciens missionnaires, pour raviver sa foi, et y prier pour demander la piété et la ferveur des bons montagnais disparus de Chicoutimi. J'avoue que, en tant qu'attraction, je ne la regrette pas autant. De ce chef, elle n'eût servi qu'à satisfaire la futile curiosité des touristes, troupe profane qui regarde tout d'un œil blasé, et use le parquet des églises dans le monde entier, sans y rien trouver pour l'âme. Quoi qu'il en soit, elle est remplacée aujourd'hui par une belle chapelle en brique, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. On y vient moins en touriste ; mais on s'y confesse et l'on y prie.

Nous reparlerons de la vieille chapelle.

Ce fut aux Eboulements, en 1738, que mourut le P. Laure.

Le P. St-Pé, S. J., visita les missions montagnaises dans l'été 1738, mais on n'a pas de documents qui prouvent son passage à Chicoutimi.

A son tour, le P. Guignaz ins-

crit, en 1739, quelques actes dans les registres ; mais on n'en trouve aucun, portant sa signature, qui soit daté de Chicoutimi ou de Métabetchouane.

Il est certain que ni le P. St-Pé, ni le P. Guignaz n'hiverna à Chicoutimi ; mais comme ils semblent avoir été envoyés pour visiter toutes les missions des Jésuites, on peut supposer qu'ils vinrent visiter la mission de S. François-Xavier de Chicoutimi, l'une des plus importantes du territoire du Saguenay.

LIVIOUS.

(à suivre)

COURRIER DES COLLEGES

SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES.—Le soir du jour de Pâques, on improvise, en l'honneur de M. le Supérieur, une petite fête intime. Adresse, scènes dramatiques, chant et musique. Le deuil de l'Église trifluvienne a seul empêché de donner à la démonstration l'éclat ordinaire.

SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE.—Le lundi de Pâques, séance littéraire et musicale donnée par les Philosophes junior, à l'occasion de la fête de S. G. Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe. Discours ou conférences sur les études classiques, sur les "universaux," sur les mathématiques, sur le libéralisme, et tout cela entremêlé de musique : voilà un programme bien alléchant.

SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE.—Fête de M. le Supérieur, le 13 avril. Une comédie de Labiche (*Deux serviteurs fidèles*), une opérette de Bordèse (*Le chêne de S. Louis*), sont les plats de résistance du menu littéraire offert à un public choisi.

Autour d'une collection

Nous regrettons que l'espace nous manque pour continuer aujourd'hui la publication de l'intéressante étude de M. Tielemans. Nous la reprendrons sur le prochain numéro de notre journal.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

J.-E. DUCHESNE,
Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 22 avril 1899

La fête de Monsieur le Supérieur

C'est bien là une fête de famille, une vraie fête du cœur.

Dans nos établissements ecclésiastiques, grâce à Dieu, le supérieur n'est pas précisément un maître, ni simplement un chef d'administration ; c'est un père, dont l'âme vraiment sacerdotale, formée à l'école de Jésus-Christ, débordante de charité pour les petits enfants que le Divin Maître aimait tant. Ce n'est point le mercenaire, mais le bon pasteur qui donne littéralement sa vie pour ceux que le Père Céleste lui a confiés.

Aussi nos enfants le sentent bien, et il faut voir avec quel empressement et quel entrain ils saisissent les occasions qui leur sont offertes, de témoigner leur gratitude pour les attentions vraiment paternelles dont ils sont l'objet.

Cette année, la fête de Monsieur l'abbé Huard a été célébrée d'une façon absolument remarquable, et, il faut le dire à la louange de nos sociétés littéraires et musicales, et de leurs infatigables directeurs, la soirée du 12 du courant, surtout, a eu un incontestable succès.

« Acteurs, chantres et musiciens, dit la *Défense*, tous ont été à pleine hauteur de leur tâche, tous ont exécuté brillamment leurs rôles, tous méritent d'enthousiastes félicitations. Honneur, hommage à tous... La salle, très grande, était trop petite pour l'assistance très nombreuse. Celle-ci s'est retirée on ne peut plus satisfaite du séminaire, des maîtres et des élè-

ves, des exécutants, de tout ce qu'elle a vu et entendu. La petite ville de Chicoutimi est une privilégiée ; elle a lieu d'être fière d'une institution qui ne le cède à aucune du genre, et qui sait allier les qualités pratiques de la bonne éducation moderne à un enseignement qui forme des esprits virils. »

Nous sommes heureux d'offrir, en passant, à la *Défense*, au *Progrès du Saguenay* et au *Protecteur*, nos sincères remerciements pour leurs bonnes paroles. Que le public de Chicoutimi, toujours si sympathique au séminaire, veuille bien aussi croire à notre gratitude pour l'empressement qu'il a mis à venir en foule témoigner de son estime et de son attachement à notre vénéré supérieur.

Le lendemain, Monsieur le Supérieur célébrait la messe de communauté, et le tout se terminait par un grand congé et le goûter traditionnel.

Ad multos annos.

Notre éminent confrère, l'honorable M. Chapais, directeur du *Courrier du Canada* et conseiller législatif pour la division électorale à laquelle nous appartenons vient de recevoir de l'université Laval le diplôme de Docteur ès lettres. Nous le prions d'agréer nos félicitations pour cet honneur qu'appelaient son beau talent d'écrivain et d'orateur.

Il y a déjà assez longtemps, les propriétaires de l'*Oiseau-Mouche* avaient donné instruction d'envoyer le journal, à titre gracieux, aux classes supérieures de tous les collèges de la Province. Par un malentendu que nous ne savons comment expliquer, et à notre grand regret, cette décision n'a pourtant pas été mise à exécution. Si MM. les directeurs des collèges ne s'y opposent point, nous allons, pour de bon, cette fois, nous mettre en communication avec les "classes dirigeantes" des communautés scolaires du pays.

Inutile d'ajouter que nous publierions volontiers, autant que le permettrait notre espace assez restreint, les communications, en prose ou en vers, signées ou non, que nous enverraient MM. les étudiants, mais toujours—on comprend pourquoi—suivant le bon plaisir des autorités collégiales.

COUP D'OEIL DU CÔTÉ D'OTTAWA

Nos législateurs canadiens font grand assaut d'éloquence, depuis

un mois et plus. Mais que parlè-je d'éloquence ! Qu'en peut-on savoir ? D'après tel journal libéral, es orateurs de son parti politique créent des chefs-d'œuvre oratoires chaque fois qu'ils ouvrent la bouche, tandis que les orateurs du parti adverse ne savent ce qu'ils disent et ne font qu'endormir les gens ; d'après tel journal conservateur, c'est la même chose, mais en sens inverse. En sorte que voilà les mêmes députés qui sont proclamés en même temps de très grands orateurs et des parleurs vulgaires. Nous sommes bien avancés ! La morale, c'est qu'il est bien difficile, pour des gens peu sorciers de leur nature, de se faire une idée exacte de la valeur de l'éloquence parlementaire chez nos compatriotes. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est, je crois, d'attendre le jugement impartial de l'histoire pour se former une conviction là-dessus.—Il est vrai que nous serons à quatre ou six pieds sous terre, quand l'histoire, de sa voix grave et solennelle, prononcera ses jugements.

La réforme du Sénat ! Nous n'avons rien à voir, ici, dans le caractère politique du projet gouvernemental que l'on a annoncé. Mais on ne saurait nous interdire de nous en occuper au point de vue national.

Il serait donc question, paraît-il, d'amender la Constitution de telle manière que, en cas de désaccord sur une question, le Sénat et la Chambre des Communes seraient réunis en une sorte de congrès qui rendrait une décision finale. Cela équivaldrait à l'annihilation de l'influence du Sénat, lequel est pourtant notre plus sûre garantie, pour notre province de Québec.

Aux Communes, nous n'aurons toujours que nos 65 députés, quand même cette assemblée se composerait de trois ou quatre cents membres, comme il arrivera peut-être plus tard ; c'est-à-dire que notre part d'influence, dans cette Chambre, ira toujours en diminuant. Dans le Sénat, au contraire, où le nombre de nos représentants égalera toujours celui d'Ontario, nous sommes plus assurés de conserver une position moins disproportionnée ; et il pourra se rencontrer des occurrences où cet état de choses sera la sauvegarde

de nos droits nationaux et religieux. Comment donc la province française de Québec pourrait-elle consentir à se mettre elle-même, pour l'avenir, dans une situation encore plus désavantageuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, où la disproportion est déjà si grande et où nous ne comptons déjà que pour un quart ou un cinquième dans le Parlement ?

Aussi, à la simple annonce de la réforme projetée, nous ne pouvons nous empêcher d'être inquiet, au strict point de vue national.

La *Semaine religieuse de Québec*, en son numéro du 8 avril, a publié un petit article qui a fait quelque sensation dans la presse. Mentionnant la réforme que l'on projette d'opérer dans la manière d'être du Sénat, cette excellente publication proposait que l'on amendât la Constitution de façon à établir le système des écoles séparées dans toutes les provinces, et, remarque-t-elle, les circonstances paraissent favorables, puisque le premier ministre du Canada est un catholique ; présumer qu'il ne serait pas favorable à un tel amendement, ce "serait lui faire injure." Evidemment !

ORNIS.

Un opuscule de M. Routhier (1)

C'est celui dans lequel l'honorable juge vient de décrire le jubilé de diamant de notre gracieuse Souveraine. Il contient des faits, des idées, et un peu de fantaisie : une partie historique, une partie poétique, et une partie critique. Les faits sont intéressants, les idées modérées et justes, les ornements encore agréables sous leur air quelque peu fané.

On a d'abord un résumé brillant de la vie et du long règne de Victoria. Tout en racontant ses débuts, son avènement imprévu au trône, son mariage d'amour avec le prince Albert de Saxe-Cobourg, auquel elle fut attachée par une inaltérable affection, son existence modeste et digne, ses devoirs successifs, l'auteur met en relief la fermeté avec laquelle, à l'étonnement général, elle s'empara, si jeune, des rênes de l'État, la constante sagesse de son gouvernement, sa modération, son équité, sa piété. Fidèle à la constitution britannique, elle sut, dans l'occasion, user de ses prérogatives royales. Elle mérita la considération de ses ministres non moins que l'estime et l'a-

mour de ses sujets, et, pendant un règne de soixante années, la prospérité de l'Angleterre ne cessa de s'accroître. Seule survivante des rois régnants à son avènement, elle a vu naître et mourir des royaumes, et elle règne toujours. Trois générations princières l'entourent, et sa descendance est assise sur les trônes les plus puissants de l'Europe. L'empereur d'Allemagne est son petit-fils, la czarine de Russie, sa petite-fille. Son empire s'étend sur les cinq parties du monde, et, avec beaucoup plus de vérité que Philippe II d'Espagne, elle peut dire que le soleil ne se couche pas sur ses États. Quand elle tient cour plénière de rois, comme il est arrivé lors de son jubilé, elle apparaît dans une splendeur et une majesté que n'ont égalées ni Louis XIV, ni Napoléon Ier, ni peut-être aucun monarque. Et tandis que le vieux roi assistait avec tristesse au déclin de sa puissance, que le soldat de fortune tombait sous les débris d'un empire éphémère, créé par l'ambition et la tyrannie, la reine Victoria, confiante dans les destinées du peuple anglais, tient sur ses genoux son troisième successeur.

Après avoir esquissé, en larges traits, cette biographie, M. Routhier aborde la description du jubilé de 1898. Nous assistons avec lui à la série de ces fêtes incomparables. Et tout d'abord il en note le caractère universel, religieux, et colonial. Le monde entier a pris part aux noces de la reine-impératrice, de Québec à Hong-Kong, de Londres à Natal, des Bermudes à la Nouvelle-Zélande. Pendant une semaine, de tous les points de la terre, le télégraphe a porté vers la grande Ile le nom et les louanges de Victoria Ière. Puis l'on a vu ce spectacle d'une nation protestante célébrant avec une pompe religieuse extraordinaire le jubilé de sa souveraine. Cruelle leçon pour la nation voisine ! Mais le trait caractéristique des fêtes jubilaires a été l'attention donnée aux colonies, qui représentent l'immense étendue de l'empire britannique. Après la reine, les plus grands honneurs se sont portés sur les ministres et les délégués coloniaux, entre lesquels a tout particulièrement brillé notre Premier canadien, le Très Honorable sir Wilfrid Laurier.

Londres présenta pendant ces jours un spectacle vraiment inoubliable. La ville regorgeait d'étrangers. Rien n'égalait jamais la splendeur, la somptuosité de la procession qui se déroula dans ses avenues et ses grandes artères. Elle dura trois heures. Il y avait 46,000 hommes de troupes sur pied, commandés par le duc de Connaught, fils de la reine. Les coloniaux offraient la plus complète collection de soldats de toute grandeur, de toute couleur, de tout uniforme. Il paraît que nos dragons, nos hussards, nos cavaliers de la police montée, qui s'avançaient en tête de la procession, précédant le landau de sir Wilfrid et de lady Laurier, avaient une mine superbe. Le Canada eut partout la première place, dans ces fêtes, après la mère-patrie. A la suite du cor-

tège, où princes, officiers, ambassadeurs, rivalisaient de décorations et de magnificence, la reine s'avancait, dans un landau ordinaire, mise simplement, sans bijoux ni couronne. M. Routhier, dans un chapitre d'imagination, nous la montre évoquant le passé et le rapprochant du présent, qui n'est pas sans tristesse, au milieu des honneurs inouis qu'elle reçoit, mais qui est bien capable aussi de lui inspirer une légitime fierté.

La revue militaire fut très intéressante, et l'on put admirer la précision et la grâce avec lesquelles évoluait l'armée de Sa Majesté.

Mais le spectacle le plus grandiose, le plus nouveau, et qui donne le mieux l'idée de la puissance et de la force de l'Angleterre, ce fut celui de la revue navale. Et le chapitre qui le retrace est aussi, à mon gré, le meilleur et le plus original du livre. Il serait trop long même de le résumer succinctement. On n'a qu'à l'aller voir.

Les fêtes se terminèrent par des réceptions et des banquets donnés aux dignitaires coloniaux, et ce n'en fut pas le côté le plus fâcheux.

L'honorable juge se demande en fermant son opuscule quel sera l'avenir des colonies anglaises, et, en particulier, du Canada. Il critique discrètement l'idée fédéraliste de sir Wilfrid, et se prononce, en fin de cause, pour le *statu quo*, au moins quant à ce qui nous regarde. La plupart des lecteurs trouveront, ce me semble, cette conclusion raisonnable.

L'auteur fait, çà et là, entre l'ancienne Rome et Albion, certains rapprochements qui ont aussi de la justesse. Il est vraisemblable, dit-il, que celle-ci conservera plus longtemps que la première son empire colonial, attendu qu'elle donne à ses peuples une mesure plus large de liberté politique et que la civilisation chrétienne a remplacé la civilisation païenne. On peut, en effet, augurer de sa conduite que les humbles Bretons d'autrefois, vaincus par les Romains de César, et devenus, grâce à leur vitalité, les fiers Anglais d'aujourd'hui, ne sont pas éloignés de se croire destinés à relever, dans l'empire du monde, leurs anciens maîtres, et, qui plus est, à rendre cet empire éternel. Ce que l'honorable juge ne dit pas, et ce que peut être le tact lui interdisait dans les circonstances, c'est le saug-rêne avec lequel le Lion britannique s'est attribué, à travers les âges, sa part dans la répartition de la terre, sans-gêne qu'il pratique plus que jamais.

Que dire du style de M. Routhier ? Il est large, il est abondant, il est facile ; il est entraînant et rapide, et l'on passe aisément sur la négligence des détails. Car M. Routhier traite la langue en souverain, et ne se met pas en peine pour si peu. Il n'ignore pas néanmoins que les ouvrages vivent par le style, et que le style est fait de petites choses. Il y a loin de l'ébauche au fini, et les véritables artistes se rangent toujours du côté de ce dernier. En lettres comme en morale, les pécadilles conduisent aux grandes fau-

(1) *La reine Victoria et son jubilé*, par A. B. Routhier. Québec. 1898.

tes. J'en veux donc à l'auteur du *Jubilé*, au typographe, si l'on veut, de m'avoir laissé tant de légers défauts dans un si joli opuscule.

Et cependant j'ai de plus graves reproches à lui faire : des fautes de goût, de véritables incorrections, des images forcées. Je me contente de renvoyer le lecteur au deuxième alinéa de l'ouvrage et à la description de la foule pendant la procession du jubilé.

J'ai dit que le livre contenait une partie poétique. Et en effet, puisqu'il est pour une bonne part, descriptif, et que M. Routhier, quand il décrit, est toujours poétique. Les métaphores, les figures, les comparaisons, abondent dans son style : c'est le propre du poète. Son imagination néanmoins, toujours brillante et pittoresque, ne laisse pas d'être un peu défraîchie. On se souvient d'avoir lu *A travers l'Europe* et *A travers l'Espagne*.

A tout prendre, le petit livre se lit avec agrément, et n'est pas indigne de ses devanciers.

ABNER.

Désolation et Consolation

Le mendiant criait en parcourant le monde,

Essuyant refus sur refus :

Que je suis malheureux dans ma peine pro-
[fonde !

Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'amputé misérable

Qui n'a que des moignons pour bras,

Il se console et dit : quel état pitoyable !

J'ai mes deux mains, lui n'en a pas.

L'homme sans bras criait en parcourant le

(monde :

Essuyant refus sur refus ;

Que je suis malheureux dans ma peine pro-
(fonde !

Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'estropié sans jambes

Qui se voit de ses bras.

Il se console et dit : moi parmi les ingambes

Je marche, lui ne le peut pas.

Criait le cul-de-jatte en parcourant le monde,

Essuyant refus sur refus :

Que je suis malheureux dans ma peine pro-
(fonde !

Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'infirme né sans vue

Qu'un enfant conduit par le bras,

Il se console et dit : au milieu de la rue

Moi j'ai mes yeux, lui ne voit pas.

Et l'aveugle criait en parcourant le monde,

Essuyant refus sur refus :

Que je suis malheureux dans ma peine pro-
(fonde !

Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer le pauvre épileptique

Qui hurle en se tordant les bras,

Il se console et dit : de ce mal satanique

Moi, du moins, je ne souffre pas.

Criait l'épileptique en parcourant le monde,

Essuyant refus sur refus :

Que je suis malheureux dans ma peine pro-
[fonde !

Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer sur la Croix du Calvaire

Dieu suspendu par les deux bras,

Il se console et dit : O Sauveur de la terre,

Sur votre lit je ne suis pas !

Et tous ces malheureux se disaient en eux-

[mêmes :

“Quelque grand que soit notre mal,

On n'a jamais atteint les martyres suprêmes ;

Le nôtre n'est-il pas banal ?

Et du haut de sa Croix le Rédempteur des

[âmes,

Crispé par d'horribles douleurs,

Nous invite sans cesse, avec cris, avec flam-
[mes,

D'aller à lui dans nos malheurs.

“Venez à moi, vous tous que l'infortune ac-
[cable,

Venez, je vous soulagerai ;

Vous tous pour qui la vie est triste et lamen-
[table ;

Venez, je vous consolerais.

Bienheureux les cœurs purs ! Bienheureux

[ceux qui pleurent !

Bienheureux les pauvres souffrants !

Ceux qui dans la justice inflexibles demeu-
[rent

Du Ciel seront les conquérants !”

F.-X. BURQUE, ptre.

Fort Kent, Maine.

L'AMERICANISME

(Suite)

Pourquoi ces coups de dents contre l'autorité de l'Église et sa discipline ? pourquoi ces exclamations, ces phrases incohérentes contre les rigueurs du dogme ? pourquoi cet individualisme, cette confiance en ses propres forces, cette indépendance d'action incompatible avec toute discipline ? Pourquoi ? Parce qu'au fond de l'américanisme, se trouve le libéralisme, encore latent, il est vrai, mais à qui il ne manque plus qu'une étincelle pour éclater dans toute sa hideuse difformité.

III

Le P. Hecker, que ses disciples comparent à saint Paul ou à sainte Thérèse, n'est pas un mystique dans le sens théologique du mot. Il n'est qu'un subjectiviste, et c'est ce qu'indique son trop fameux principe de la direction privée par l'action immédiate de l'Esprit-Saint ; principe dont je voudrais, en

terminant, vous signaler les dangereuses conséquences. Écoutons-le plutôt : lui-même va nous faire connaître la nature de son inspiration : “Je n'ai pas besoin de m'appuyer sur mes amis, mes parents, sur le monde ; seul l'Esprit me suffit. Sa direction me semble absolue ; si maintenant une erreur se produit dans ma vie, elle ne pourra venir que d'une désobéissance de ma part.” C'est ainsi qu'il proclamait son infailibilité. Seule la mauvaise volonté pouvait, chez lui, causer une erreur. On comprend qu'un homme ainsi guidé n'a pas besoin de supérieur.

Je serais tenté de croire que le P. Hecker a pris, pour inspiration du Saint Esprit, le désir de bien faire qu'éprouve tout homme bien intentionné, mais qui ne préserve pas toujours de l'erreur.

Que le Père Hecker ait été vraiment inspiré, j'en doute fort. Car les heureux privilégiés de l'Esprit-Saint, que l'histoire nous fait connaître, étaient plus soumis à l'autorité de l'Église, et n'affichaient pas cet air d'importance qui caractérise les écrits du père de l'américanisme. Cependant, je laisse à d'autres plus compétents le soin d'examiner la question, pour ne considérer que les effets de cette doctrine.

Supposé que des prêtres, un bon jour, se sentissent inspirés,—et de quel droit les américanistes leur refuseraient-ils cette prérogative, puisque le P. Hecker est le modèle qu'il faut imiter,—et vous jugerez de l'ordre possible.

Qu'un vicaire ainsi inspiré, mais ignorant comme le P. Hecker, prêche une hérésie, avec la meilleure foi du monde. Que dira le curé ? S'il est bon américaniste, il devra avouer tout simplement que la doctrine de son vicaire est bonne, puisqu'elle est l'expression de l'Esprit qui souffle en lui. D'ailleurs le vicaire a pour lui cet autre principe qu'il ne faut pas arrêter l'élan du soldat du Christ. Que cinq, que dix prêtres en fassent autant, et nous aurons le protestantisme avec toutes ses variations.

Les tenants de l'américanisme veulent opérer une espèce de fusion entre les catholiques et les protestants.

CL.

(à suivre)